

Autor: *Isabel Martins Considera- Práxis Lacaniana/Formação em Escola*

Título: Pour l'homme, l'amour; pour la femme, le dire

Dispositivo: Plenário

Ce titre a été tiré du cours 7 du *Séminaire XXI* de Jacques Lacan: "Les non dupes errent". Le paragraphe entier est le suivant: "Pour l'homme ça va sans dire parce qu'il lui suffit de sa jouissance, pour une femme ça ne va pas sans le dire de la vérité".

Sont situées ici différentes problématiques en relation à la jouissance qui, logiquement, n'intéressent comme argument qu'à l'être parlant. Seul un être parlant, à partir de l'hypothèse qu'il y a un sujet et, donc, qu'il y a l'inconscient, s'inscrira du côté homme ou du côté femme de la table lacanienne des formules quantiques de la sexuation.

Dans ces côtés, homme et femme, les êtres parlants, s'inscrivent indépendamment de leurs attributs sexuels, de leur sexe anatomique, et ceci s'articule seulement à partir du fait que le sujet ait énoncé qu'"il n'y a pas de relation sexuelle", qu'elle ne peut être qu'interdite.

"Il n'y a pas de relation sexuelle" fait entrer non seulement la dimension de la vérité, qui met en jeu le champ du dire et du dit, ainsi que la fonction de l'écrit dans sa relation avec le langage, ce qui met en jeu une articulation entre la logique en tant que science du réel et le savoir inconscient. Il s'établit ici un saut qui différencie irrémédiablement la mentalité de la discursivité, le phallus en tant qu'organe du phallus en tant que *lapsus calami*, le savoir, S2, comme retour du réprimé, et le savoir, S2, lorsqu'il fait relation avec le radicalement Autre, qui établit la partie femme de l'être parlant en tant qu'Autre sexe que le sien. Il s'agit de faire entrer la partie femme des êtres parlants, qui peuvent rester du côté homme, tout en maintenant le refoulement au féminin.

Les conceptions d'homme et de femme, de masculin et de féminin, qui paraissent, à première vue, tellement sans équivoque, sont parmi les plus difficiles à définir. Bien qu'ils puissent être pris au sens biologique et quelques fois sociologique, en ce qui concerne la psychanalyse n'importe quelle différence entre les sexes est donnée par le phallus, en termes de l'être ou de l'avoir, de phallique ou de castré.

Par la voie du savoir, S2, en quelque sorte revient du réprimé au sujet, par la voie de la signification phallique, il est établi que le sexuel est dicté, déterminé, par le fait que le désir de l'homme est le désir de l'Autre, ce qui veut dire que nous sommes sujets à ses effets. Cependant, il y a quelque chose dans le savoir, S2, qui va au delà du caractère secondaire en relation au S1 et qui est relatif au S2, alors qu'il a relation avec le radicalement Autre, en tant que représentant de ce à quoi une femme a trait, en ce qui concerne l'inconscient.

La question, en effet, est savoir en quoi consiste la jouissance féminine, dans la mesure où elle n'est pas complètement occupée avec l'homme, d'ailleurs elle ne s'occupe en rien de l'homme. La question est savoir si ce terme qu'elle jouit, le radicalement Autre, sait quelque chose, puisqu'elle aussi, tout comme l'homme, s'assujettit à lui. La jouissance de la femme n'est pas universelle, vu que la femme est pas-toute jouissance phallique, ce qui amène Lacan à dire que La femme, toute, n'existe pas, il existe A barré femme.

Il est vrai que la jouissance du côté femme ne marche pas sans le dire vrai, un dire comme événement, que Lacan définit par le mathème de la contingence, que justement formule que non tout $x \neq fx$, et que, par la fonction de l'écrit dans sa relation avec le langage, une écriture se rapporte au réel, en situant ce qui cesse de ne pas s'écrire, une jouissance en plus en relation à la jouissance phallique, bien que pas sans lui, mais une jouissance supplémentaire à lui. Cependant, ce dire en relation à la vérité est impossible, qu'il soit dit, qu'il soit écrit, ce qui, par la formulation de l'impossible donne qu'il n'existe pas x que non fx , établissant ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Bien qu'il soit certain qu'avec le phallus l'hystérique écrit sur le corps imaginaire, que l'hystérique représente le féminin au niveau du développement du discours de la névrose, il est certain aussi qu'elle n'est pas la femme, puisque son désir entretient le désir de l'homme, maintenant l'homosexualité en relation à l'amour du père et la castration en relation au phallus comme roche de la castration: envie du pénis pour la femme et crainte de la passivité pour l'homme.

Comment faire entrer l'hétérosexualité, qui dépend que, du côté femme, elle, en tant que "a", aille au lieu de la cause du désir?

Les femmes sont pas-toutes jouissance phallique pour être non seulement en relation au dire comme événement, mais aussi pour être en relation avec l'inexistence et l'impossible et, donc, être en relation à la dimension de la vérité. A cause de ça, c'est par le côté femme de l'être parlant que s'introduit l'inconscient comme mystère du corps parlant, le réel, en tant que mystère du corps parlant, qui concerne le "je parle avec mon corps sans savoir" lacanien, en relation à ce que, pour ne pas commettre d'erreur, on ne peut qu'être crédule, mais pas crédule de n'importe quoi, Freud n'était pas crédule de n'importe quoi, mais si, crédule du réel. Cependant, en Freud il reste un problème: que veut la femme, question que Lacan rend équivalent à la dimension de la vérité.

Autour de ces questions du réel du sexe, Freud - tout comme Lacan et tout un chacun qui s'analyse – a fait plusieurs torsions et constructions. Au début, Freud s'est consacré à faire la différence entre l'amour et le sexe en relation au désir, après, il a fait face au fait que cela n'était pas suffisant à cause des questions de jouissance et il a été infatigable dans les torsions qu'il a élaborées autour de l'amour, du sexe, du désir et de la jouissance en relation au phallus, en tant que signifiant du manque de l'Autre.

Il est certain que l'amour vient pour subvenir au manque, mais il arrive qu'il soit confondu avec la jouissance, qui, différemment de l'amour, met en jeu la relation perturbée que l'être parlant a avec son corps.

Par la voie du désir, que, bien que le désir ne soit pas la jouissance, c'est un fait que, s'il y a désir, il y a jouissance. Bien que nous sachions que le désir, chez Freud, n'est pas pervers, vu qu'il est de l'ordre du non réalisé et de l'ordre de l'interprétation, et, pour cela même, c'est un manque, donc, ce n'est pas pervers, nous savons aussi tout ce qui peut venir en ce lieu, en termes de perversion.

Du côté de la jouissance, nous avons vérifié la relation perturbée que l'être parlant a avec son corps; dans ce sens, ce qui a trait au corps termine en jouissance, qui échappe au sujet, ce qui établie, d'un côté, ne pas être nécessaire savoir que l'on sait pour jouir d'un savoir, bien que, d'un autre côté, établie que sur le sexe il n'y a pas de savoir. Le fait qu'il n'est pas nécessaire de savoir que l'on sait pour jouir d'un savoir donne l'amour du côté homme, alors que la femme est le sinthome, avec h, de l'homme.

Du côté de l'homme, parce qu'il lui suffit la jouissance de l'amour, il y a le maintien d'un ordre qui veut seulement savoir que les choses avancent, marchent en rond, pour arriver nul part, comme indique le aime, établi en tant que signifiant comme agent et semblant dans le discours du maître, qui s'intéresse seulement à ça, que la jouissance marche, laissant la jouissance du savoir à l'esclave. En contrepartie, c'est le discours de l'analyste qui vient faire obstacle à cette marche toujours en avant et en rond, parce qu'entrant du côté femme, par la barre que le signifiant fait sur le La de La femme, et qui établi que sur le sexe il n'y a pas de savoir, bien qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire.

La jouissance d'une femme ne coïncide pas avec la jouissance de La femme. La jouissance des femmes, une à une, va sur le chemin de la jouissance réelle dans la structure, il parle à "la langue", c'est-à-dire, l'inconscient en tant que mystère du corps parlant qui fait des rainures dans le réel, dans le sens où il touche les bords du réel.

Il se passe qu'il y a Un, qui reste, qui est pris comme la jouissance de l'Autre, en tant que corps, jouissance qui est toujours déplacée. Il s'agit d'une équivoque sexuelle comme événement dans la structure qui a besoin de l'instrumentation du nœud borroméen, qui est différent de ce que le phallus instrumente. Il s'agit de "la langue", dans laquelle pour quelqu'un, qui a reçu une première marque, un mot est ambigu.

Le nœud borroméen est une écriture qui a à voir avec la logique en tant que science du réel, un support pour l'impossible, vu qu'il ne se démontre qu'à partir du nœud, support nécessaire pour que les êtres parlants partent d'une inscription du côté femme, du côté droit des formules quantiques de la sexualité. Le nœud borroméen est une écriture du réel, que Lacan construit pour nous transmettre un espace différent de la géométrie cartésienne et une esthétique différente de l'espace transcendantal kantien.

"La langue", elle, parle de l'inconscient en tant que constitution du corps de l'être parlant, dans l'Autre, à partir de l'hypothèse de l'existence du sujet, et, donc, de l'existence de l'inconscient. Chez l'être parlant, la résonance du mot, la phonétique, est constitutionnelle du savoir inconscient, alors que l'orthographe donne les sens. "La langue" est l'inconscient en tant que corps parlant. Il s'agit du sinthome, avec h, en tant qu'un savoir de " La langue ", de la jouissance d'un sujet imprégné par le

langage. La problématique en question consiste à placer dans une analyse le symptôme à ce niveau, c'est-à-dire, du sinthome avec h, une fonction de l'écrit qui articule le savoir inconscient à la logique en tant que science du réel.

Lacan a situé le sinthome en relation à Joyce, l'écrivain, qui a créé un type d'écriture qui dit son savoir-faire avec "la langue", il ne s'agit pas d'un écrivain qui soit un cas de sublimation, de réorganisation et d'accommodation de restes. Le sinthome de Joyce va au delà de la littérature et, bien à cause de ça, a tant intéressé Lacan, dans son *Séminaire XXIII*. C'est dans ce savoir-faire avec "la langue" que Joyce et un analysant se croisent, bien que le savoir-faire de chacun avec "la langue" soit différent. Alors que le savoir-faire de Joyce produit un artiste, quelqu'un en position d'analysant, a besoin de produire l'analyste, comme "a" dans le discours de l'analyste, mettant en jeu la cause du désir.

La psychanalyse n'est pas un sinthome, avec h, c'est un symptôme, sans h, l'analyste, lui, est un sinthome, avec h, qui doit être inventé une à une, pour être justement ce qu'une femme met en jeu. Un analysant a besoin d'arriver à faire dans son analyse sinthome pour avoir accès à la forclusion où se trouve le dire de Freud, et interroger les êtres de savoir, semblants d'être, qui viennent des autres discours à partir du discours de l'analyste.

Pour cela, par contre, il faut inventer l'analyste, croire ici, au discours de l'analyste, une femme comme sinthome, en tant qu'Autre sexe que le sien, un dire comme événement en relation à la structure, dire qui est forclos et qui, en tant qu'impossible à dire et à écrire, puisque ne cessant pas de ne pas s'écrire, peut faire que le savoir inconscient fasse des rainures sur les bords du réel, par l'extraction de l'une à une qui, dans le radicalement Autre, c'est-à-dire, dans l'Autre sexe, laisse la marque du manque.

Cela va constituer, chez les êtres parlants, la castration en relation à l'"hétéro", établissant le lieu du désir comme hétérosexuel à peine pour ne pas refouler le féminin, le différent, en tant qu'Autre sexe.